



Festival d'Avignon

Achache — Falguières — Théron — Roohestani — Oliver — Flipo — Maindon
Djaferi — Lingelser — Rencontres d'Arles — Festival de Kinshasa — Festival TheATRIUM



LES DOMS

FESTIVAL OFF 2022

07 > 28 JUILLET



**DEPUIS 20 ANS
LE THÉÂTRE
DES DOMS
PARLE
AU PRÉSENT**

UN LIEU CHALEUREUX
14 SPECTACLES
AUX THÉMATIQUES
VIVES ET BRÛLANTES

DES RENCONTRES
AU JARDIN QUI INTERROGENT
NOTRE PRÉSENT ET NOTRE AVENIR
UN RESTAURANT CONVIVIAL ET OMBRAGÉ

DEPUIS 2002,
LES ARTISTES DE LA FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
HABITENT LA CITÉ DES PAPES.



WWW.LESDOMS.EU
04 90 14 07 99

ÉDITO

DIÉTÉTIQUE

Dressons la table. Au théâtre contemporain trop souvent cannibale, dit-on, complaisamment saturé en acides gras autoréférentiels, il faudrait substituer un théâtre de la juste dévoration, c'est-à-dire de juste milieu entre tendresse et cruauté. Parenthèse cinématographique : certains ont admis que le travelling est aussi une affaire de morale : on voudrait oublier que, sur scène, il existe une éthique de la digestion, et le critique, à cet égard, intervient à tous les étages du dispositif – il est apéritif, enzyme, détox. Le théâtre, comme la littérature, à l'estomac. Cela étant posé, notre « in/off » n'est qu'un point de départ. C'est surtout : « in/out », ce qui rentre et ce qui sort de l'intime ventral. On se souvient du mot de Degas à qui on présentait l'innovation téléphonique : « Alors comme ça, on vous sonne et vous y allez ? » Mot de grand bourgeois, bon. Mais à Avignon comme ailleurs, le critique est ainsi fait qu'il répond quand on l'appelle, même lorsque l'interlocuteur est – plus fréquemment que pas, car il est entendu depuis toujours que le critique de presse écrit pour dix lecteurs putatifs – imaginaire. S'il se nourrit de quelque chose, c'est d'abord d'espoirs sur le pouvoir de la parole, espoirs âpres et doux à la fois. Fantômes ? Le réel donne raison au critique gastronome, parfois. Festin, festival : l'étymologie coïncide. Pourtant, prévenait Henry Miller, l'artiste a cessé de se considérer comme un pourvoyeur de nourriture spirituelle, il a cessé de tenir son état pour un sacerdoce et de se prendre lui-même pour un officiant. Il ne songe qu'à s'exprimer, qu'à libérer des forces qu'il ne peut contenir en lui. Soit ! Installons-nous, face aux planches, au banquet du Verbe, à l'eucharistie profane. Faisons asseoir la beauté sur nos genoux : ses morceaux ne sont peut-être pas aussi amers qu'on le croit.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-8

Samuel Achache : Sans tambour
Simon Falguères : Le Nid de cendres
Anne Théron : Iphigénie
Amir Reza Koohestani : En transit
Théodore Oliver : La Fabrique des idoles
Jocelyn Flipo & Romain Doduik : ADOrable

REGARDS PAGE 10

Salim Djafari : Koulounisation
Lionel Lingelser : Les Possédés d'Illfurth
Laurent Maindon : Romance
Yvain Juillard : Cerebrum

FLORILÈGE DES TITRES DU OFF PAGE 12

BREVES PAGE 14

RENCONTRES D'ARLES PAGE 16
Mika Sperling : J'ai rien fait de mal

FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE PAGE 18
Romeo Castellucci : Résurrection

REPORTAGES PAGE 19

Festival International de théâtre de Kinshasa
Festival TheATRIUM (Lituanie)

THÉÂTRE DES CARMES ANDRÉ BENEDETTO

AVIGNON 7 au 26 juillet 2022

PETITS DÉJEUNERS HISTORIQUES

LA MARCHÉ DES OUBLIÉES DE L'HISTOIRE

9H15 du 12 au 24/07 - Relâche les 13 et 20

Spectacle en déambulation / Compagnie Pièces Montées
Aurianne Abécassis, Claire Fercak, Alexandra Lazarescou,
Lucie Depauw, Christelle Evita, Delphine Brétesché,
Carole Thibaut - Clotilde Moynet

ANGÈLE

13H50 jours impairs du 7 au 25/07 - Relâche le 13

D'après Marcel Pagnol et Jean Giono - Cartoun Sardines Théâtre

DOUBLE JEU de l'amour et du hasard

13H50 jours pairs du 8 au 26/07 - Relâche le 20

D'après Marivaux - Cartoun Sardines Théâtre

IOKK

10H15 du 7 au 16/07 - Relâche le 13

Compagnie Antepima
Lau Nova - Antonella Amirante

ÉGALITÉ

10H du 17 au 26/07 - Relâche le 20

Compagnie La Scène Manassa
Nawar Bulbul

MERCI

11H55 du 7 au 26/07 - Relâche les 13 et 20

Théâtre de la Passerelle
Daniel Pennac - Michel Bruzat

INFOS / BILLETTERIE EN LIGNE
theatredescarmes.com



MARDI 5 JUILLET à 17h
Performance
de presse

BIQUES

16H15 du 7 au 26/07 - Relâche les 13 et 20

Compagnie Les Mille Printemps
Marie-Pierre Nalbandian
Gabrielle Chalmont-Cavache

MARCUS ET LES SIENS

18H40 du 7 au 26/07 - Relâche les 13 et 20

Compagnie Point Basta
Charif Ghattas

LOOKING FOR QUICHOTTE

21h15 du 7 au 26/07 - Relâche les 13 et 20

Compagnie L'individu
Charles-Eric Petit

Événements

Mercredi 13 juillet - Journée nécessaire André Benedetto

Mercredi 13 juillet - 18h30 - Grand Pays - Lecture Souffle d'Avignon

Mercredi 20 juillet - Journée du futur

Jeudi 21 juillet - 18h30 - Utopie / Viande - Lecture Souffle d'Avignon



NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUVRES

IN
SANS TAMBOURCONCEPTION SAMUEL ACHACHE
CLOÎTRE DES CARMES À 22H JUSQU'AU 13/07**« Tout commence par un effondrement : celui d'une maison comme celui d'une musique. Sur scène, l'espace se déconstruit au fur et à mesure des histoires qui s'y déroulent, à l'image des abattements ressentis par les personnages, en accord avec cette musique en apparence parfaite. »****AMOUR QUI JAMAIS NE REVIENT**

— par Victor Inisan —

Samuel Achache, artisan de la phrase musicale et théâtrale et orfèvre de leur entremêlement poétique, dévoile, avec « Sans tambour », un spectacle d'une grande pudeur sur le désespoir amoureux, dans lequel le romantisme, parfois à la limite du mièvre, quitte ses habits de naptaline pour toucher au cœur.

Deuxième création de la compagnie La Sourde que dirige Samuel Achache – mais bien plus, en réalité, pour le metteur en scène, en solo ou anciennement en duo avec Jeanne Candell, avec qui il aura brièvement partagé la direction du Théâtre de l'Aquarium. Tous deux, avec leurs accointances et leurs différences, ont développé un style unique dans le paysage français – notamment, du côté de Samuel Achache, une curiosité presque anatomique pour l'intérieur du corps humain. « Sans tambour » ne déroge pas à la règle : quand l'un rechigne à se faire triturer les méninges (le gaguesque Léo-Antoin Lutinier, toujours aussi euphorisant), l'autre (le lunaire Lionel Dray) extrait son cœur de sa poche, le poing levé. Tous deux sont les prisonniers d'une maison qui part peu à peu en lambeaux (magistrale scénographie de Lisa Navarro), miroir de l'amour qui les quitte, sous la figure multiple de Sarah Le Picard : qui veut réparer doit laisser le passé s'effondrer.

Au début, une séparation, dont l'aspect discrètement autobiographique est un prétexte pour s'engouffrer dans un limbe magique, où le rêve de guérison côtoie les afflux de désespoir : les musiciens, compagnons à toute épreuve d'Achache, accompagnent ainsi les étapes du deuil amoureux en détournant avec brio les *lieder* de Schumann. Le voyage, kaléidoscopique à souhait, est un amoncellement de fragments à mi-chemin entre le burlesque et le romantique – créneau de spécialité du metteur en scène : il compose un subtil tableau sur l'effondrement personnel, désengorgeant les larmes avec une maîtrise chirurgicale.

**Palimpseste musical**

Domage que le romantisme de Samuel Achache verse quelquefois dans le premier degré : si la fiction-cadre autour de la séparation, presque aussi essoufflée que ses personnages, avait le mérite de lancer le moteur de la rêverie, les tirades de Léo-Antoin Lutinier et de Sarah Le Picard, quant à elles, égarent un peu le spectacle dans un étrange retour aux mécaniques du vieux théâtre. Il faut bien dire que le metteur en scène excelle plus dans le

palimpseste musical (Schumann) voire théâtral (« Tristan et Yseult »), qui a l'avantage de dérouter le spectateur, que dans l'aplat romantique : au diable la grande travée déclamatoire quand brille la petite lucarne, poétique et fragmentaire... Les plus belles idées, dont la connotation fantastique a l'élégance de rester à la lisière du narratif, surgissent et disparaissent ainsi en quelques instants seulement (le piano de larmes où les souvenirs se noient ; le cerveau dont on extrait la chanson d'amour) : la dramaturgie d'Achache, affinée depuis une dizaine d'années au gré de la musique classique, arrive alors à bâtir sa cohérence par-delà toute linéarité. À terme, le goût du rire et des larmes mêlées laisse alors un souvenir de mélancolie qui flirte avec le désespoir. Le cœur d'un protagoniste, encore une fois brandi aux yeux du monde, a l'air bien factice dans la maison en ruines : il gueule qu'il retrouve la santé mais vacille tel un fou, comme s'il s'enlisait au contraire dans un plus grand malheur... Et la référence à « Tristan et Yseult » d'enfoncer le clou : au fond, le spectacle lui-même est une émouvante fenêtre sur l'effondrement, et la maison n'est qu'une partie névralgique du labyrinthe.

FOCUSIN
NID DE CENDRESTEXTE ET MISE EN SCÈNE SIMON FALGUIÈRES
LA FABRICA À 11H JUSQU'AU 16/07 (Vu au Théâtre de la Tempête en mai 2021)**« Dans cette épopée fleuve de treize heures, deux mondes qui s'ignorent sont en péril. Le monde des rêves et celui de l'actualité. Comment peuvent-ils se réunir pour se sauver ? »****SOUS LES CENDRES COUVE LA BRAISE DU THÉÂTRE**

— par Mathieu Dochtermann —

« Le Nid de cendres » se réclame très justement d'une « épopée théâtrale » : c'est-à-dire qu'il est un double cri d'amour au théâtre et aux histoires, au plaisir de jouer et à la joie de raconter. C'est cela que cette pièce de 13 heures et en 7 volets propose : embarquer pour suivre une double quête en compagnie de ses 17 impeccables interprètes, quête qui est le prétexte à communier autour de l'amour du verbe et du théâtre.

Point de départ : un monde pas bien différent du nôtre, mais coupé en deux, monde gris passé aux flammes de la guerre d'un côté, monde doré des contes et des symboles de l'autre. La narratrice nous les dépeint comme les deux moitiés

d'une pomme « qui flottent sur l'océan de la marmite à confiture ». Cette image étant posée, toute la pièce est parcourue de la tension entre ces antipodes dissemblables mais qui se désirent puissamment sans même le réaliser. Viennent s'ajouter mille petits drames et histoires personnelles, qui puisent sans vergogne dans les meilleurs archétypes : rivalités fraternelles, triangles amoureux, abandon de l'enfant chéri... Simon Falguières, qui a commis ce complexe écheveau d'histoires entremêlées, n'hésite pas à rendre hommage où il est dû, en même temps qu'il met son exercice à distance : il pose sur scène Homère, Sophocle et Shakespeare perdus dans les limbes, fait jouer Oreste, Hamlet et Shylock à ses comédiens, inclut dans son histoire une troupe de théâtre...

Les clins d'œil restent fins, et le public sent bien qu'il participe à une célébration de l'art oral multimillénaire qui l'a amené là. « Le Nid de cendres » est une épopée, donc, et elle ne manque ni de souffle ni d'ampleur. Elle marie habilement les registres, brouille les cartes, confond les repères à mesure que s'entremêlent les mondes. Tout cela tient par la grâce d'une écriture intelligente et drôle, mais aussi par la force du jeu des comédiens de la troupe, dont aucun ne peut être pris en défaut. Et si quelques individus brillants se détachent, c'est bien la cohérence du groupe, l'énergie communicative, le plaisir évident de jouer ensemble qui emportent tout sur leur passage. La scénographie, modulaire et sobre, semble tout entière conçue pour leur laisser libre champ.



« Sans tambour » © Jean-Louis Fernandez



« Le Nid de cendres » © Simon Gosselin

FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES. IL NOUS

IN
IPHIGÉNIETEXTE TIAGO RODRIGUES | MISE EN SCÈNE ANNE THÉRON
OPÉRA GRAND AVIGNON À 18H JUSQU'AU 13/07

« Depuis l'Antiquité, la malédiction qui frappe la famille des Atrides hante le théâtre occidental. Racine comme Euripide se sont penchés sur Agamemnon, ce père qui, pour convoquer les vents nécessaires afin de rallier Troie et gagner la guerre, fait avancer sa fille, Iphigénie vers la mort. »

UN SOUFFLE QUI RESTE À QUAI

— pas Pierre Lesquelen —

Comme beaucoup de tragédies déconstruites, l'« Iphigénie » de Tiago Rodrigues met en scène un langage en berne. Les messagers y ont le discours confus, et le chœur féminin, qui refuse la logique de l'« inéluctable », qui ne veut pas « perdre » son « temps en paroles », met en garde notre « confiance » de spectateur face à une pièce de répertoire où le verbe des hommes a rafé la mise.

Le mythe y est concentré en quelques scènes clés. Scènes qui entrent en collision (motif dramaturgique bien connu chez Rodrigues) avec des voix qui les problématisent ou qui tentent de les infécher. Alors, ce n'est pas tant la tragédie qui prend un coup que le souvenir culturel qu'elle peut maintenir dans les consciences. Ici, celui d'une femme sacrifiée par le patriarcat et par la fable, dont la présence a été éclipsée (comme celle d'Hélène de Troie) par l'idée mythologique qu'elle est devenue. Pour défaire cette disparition, la pièce de Rodrigues expose finalement Iphigénie dans une solitude inviolable, celle-ci retrouvant (trop théoriquement malheureusement) un corps confisqué, une mort à soi. Si cette scission ritualisée du *logos* tragique paraît bien

plus volontariste et bien plus laborieuse que dans d'autres œuvres de Rodrigues, c'est que la déconstruction semble dans « Iphigénie » se didactiser elle-même et que le dire règne paradoxalement en Maître, à force de rêver à haute voix sa destitution. Mais sans doute est-ce la mise en scène d'Anne Théron qui plaque davantage de mécanique sur un texte que son auteur – adepte des présences simples, distantes et intenses – aurait peut-être vitalisé davantage.



Nostalgie d'un spectacle inexistant

En tout cas, c'est dans la nostalgie de ce spectacle inexistant que nous affrontons la représentation pure et dure qui nous est offerte, où la déconstruction n'est même plus une idée mais un mirage. Car la liberté performative des corps, censée briser les mots comme de vieilles icônes malpropres, se trouve annulée ici par une raideur formaliste d'un autre temps. L'écrira-t-on un jour, ce pamphlet intitulé « Pour en finir avec les bruitages d'orage » ? Les verra-t-on encore longtemps, ces projections vidéographiques à l'impressionnisme laid et superflu qui confis-

que à notre œil ses entrevues ? Mais trêve de détails pointilleux : c'est la politique globale du geste qui agace le plus, tant elle semble relever du contresens dramaturgique. Le texte de Rodrigues n'a d'intérêt que s'il devient au plateau une opération sur le sens et sur les présences. Quand la scène devient la noire caverne de visions assénées par une metteuse en scène, son dissensus reste tapi hors du langage omnipotent déployé par les médiums scéniques. Le sort réservé aux corps, vaguement hiératisés par Thierry Thieû Niang, est à lui seul révélateur. Loin d'être la nervure d'une représentation émancipée, ils sont les silhouettes assujetties des paysages spectaculaires dont ils deviennent les formes. La strate métathéâtrale (discrète) du texte, pour qui connaît un précédent chef-d'œuvre de Rodrigues, se trouve alors condamnée. Le *sopro* légendaire de l'artiste portugais, théâtre qui souffle quand les vents grecs sont à l'arrêt, se voit voler la vedette par Théron. La vedette est ce qui essaye à tout prix d'être vu, et dans un autre sens plus concret, un petit navire de guerre mis au service d'un plus grand.

FOCUS

IN
EN TRANSITTEXTE AMIR REZA KOOHESTANI & KEYVAN SARRESHTEH | MISE EN SCÈNE AMIR REZA KOOHESTANI
GYMNASSE DU LYCÉE MISTRAL À 18H JUSQU'AU 14/07

« En 2018, Amir Reza Koohestani s'apprête à rejoindre le Chili quand, lors d'une escale à Munich, il est subitement transféré par la police des frontières vers la zone de transit de l'aéroport, sobrement appelée "salle d'attente" ».

LOST IN TRANSLATION

— par Marie Sorbier —

Que reste-t-il de la délicatesse timide qui nous avait séduits dans l'œuvre du metteur en scène iranien ? La distance polie ou sévère qui tenait avec élégance ses personnages au plateau dans « Timeloss » ou « Summerless » ont marqué la mémoire sensible des spectateurs. Mais le temps et les moyens semblent avoir eu raison de la fragilité qui rendait son propos vif et émouvant, à la lisière des sentiments et de la politique, à cet endroit ténu où le théâtre permet de s'exprimer entre les lignes.

De ces failles restent les récits, les histoires qui se mêlent dans les voix des femmes. Elles représentent sur scène le genre humain et glissent d'un personnage à l'autre sans distinction d'époque, de langue ni de sexe. Nous voilà donc bloqués à l'aéroport, en transit, cet espace suspendu entre les mondes géographiques, sans passeport ni égards, sans même un horizon auquel s'accrocher. Amir Reza Koohestani choisit de nouer sa dramaturgie autour du roman d'Anna Seghers, qui donne le titre au spectacle, et de sa propre expérience dans un aéroport en 2018. On pourra s'interroger sur la pertinence de la mise en regard de ces

Européens qui, en 1940, cherchent à fuir l'Europe depuis Marseille et de ce metteur en scène iranien coincé à Munich sans pouvoir suivre son spectacle au Chili, contraint de retrouver son lit à Téhéran la veille du réveil. Bien sûr, la salle d'attente, cet espace de non-droit où les peurs se cristallisent, et l'espoir, maigre, d'obtenir son visa lient les deux temporalités, mais l'écart des enjeux est abyssal ; certains jouent leur vie, d'autres, un rendez-vous professionnel.



Koohestani impose ses histoires comme un maître d'école

Tout en étant conscient de ce parallèle osé – il le précise bien dans sa note d'intention –, difficile de ne pas grincer des dents, le terrain d'observation est miné. La scénographie cherche à illustrer le poids de ce non-lieu, tout est lourd, étouffant, mis en boîtes, neutre et administratif. L'œil des caméras, espion et témoin, augmente le regard du public et projette en gros plan les visages des protagonistes marqués par l'attente, la crainte ou la froideur. Tout ce dispositif est certes signifiant mais exacerbe inutilement

le propos. À force de tout surligner, que reste-t-il à imaginer ? Le théâtre joue aussi dans les interstices et les silences, il est toujours souhaitable que le spectateur trouve un peu de place, une respiration, mais Koohestani impose ses histoires comme un maître d'école et nous laisse somnolents au dernier rang. Les rouages retors du système et la toute-puissance des agents aux frontières relèveraient de la farce si le sort de chacun n'était pas si tragique : l'absurdité humaine adossée à la loi est un outil diablement efficace pour rompre le cou des plus optimistes. Devant le montage kafkaïen de la demande de visa, les hommes se retrouvent devant un choix ontologique à double sens : partir et/ou mourir, que ce soit pour tenter une nouvelle vie au Brésil ou pour subir les guerres de son pays natal, le voyage est une zone de conflit à haut risque. Les quatre comédiennes tentent courageusement de porter la partition mais semblent subir, parfois douloureusement, ces changements de langues et de registre, leur chœur désaccordé nous laisse à distance, le théâtre s'enfuit, lui aussi, par le premier bateau.

Vivre toutes les émotions

LA RÉGION
HAUTS-DE-FRANCE
EN AVIGNON

DU 7 AU 30 JUILLET 2022



COMPAGNIE LES PETITES MADAMES - ABÉLARD / COMPAGNIE BVZK - JANIS / COMPAGNIE DU ROUHULT - ODYSSEES 2020 / COMPAGNIE L'ÉCHAPPÉE - FIEF / COMPAGNIE LOLIUM - LOUISE A LE CHOIX / COMPAGNIE QUÉ MAS - ET ON EST TOUTES PARTIES / COMPAGNIE DES FOURMIS DANS LA LANTERNE - NOS PETITS PENCHANTS / COMPAGNIE DES PETITS PAS DANS LES GRANDS - HERNANI ON AIR / COMPAGNIE FILIGRANE 111 - L'ART DE PERDRE / LA COMPAGNIE DANS L'ARBRE - LIKE ME / COMPAGNIE JOURS DANSANTS - GHAZAL (CONVERSATION AVEC UNE FEMME) / L'AMICALE - AMI-E-S IL FAUT FAIRE UNE PAUSE / CIE THÉÂTRE DU PRISME - SI JE TE MENS, TU M'AIMES ? / COMPAGNIE L'ESPRIT DE LA FORGE - J'AI SI PEU PARLÉ MA PROPRE LANGUE / LA PONCTUELLE - PEAU DE PHOQUE / COMPAGNIE LE PASSE-MURAILLE - DU SILENCE À L'EXPLOSION

Toute la programmation sur



hautsdefrance.fr

Région
Hauts-de-France

OFF

LA FABRIQUE DES IDOLES

CONCEPTION MÉGASUPERTHÉÂTRE / THÉODORE OLIVER
11 AVIGNON À 20H15

« Pour échapper au chaos du monde, notre cerveau a mis en place un stratagème efficace : construire des fictions pour tisser une logique narrative dans laquelle notre existence aurait un sens. Ainsi, nous pouvons évoluer dans un monde quasi cohérent, et survivre. »

AU COMMENCEMENT

— par Ludmilla Malinovsky —

On peut d'abord être un peu inquiet par l'ampleur du programme. « Interroger notre insatiable besoin de croire » depuis le Big Bang, l'ambition paraît énorme. D'autant que la fabrique des idoles, comme leur crépuscule, est un terrain qui a été maintes fois foulé et il devient difficile d'occuper le thème sans laisser une impression de déjà-vu ou de compilation de commentaires.

On est vite rassuré. Les comédiens instaurent d'emblée une complicité avec le public, une adresse directe, quelques provocations et une autodérision savoureuse sur leur irréalisme mais nécessaire projet. Finalement, ce sont tous ces semblants de conversation, ces décrochages un rien déroutants qui embarquent. Où arrive-t-on exactement, difficile de le dire. Mais la légèreté et la poésie peuvent aller de pair, déjà ça, ce n'est pas rien, quand ça arrive, quand ça se mélange. Et lorsque les deux s'utilisent pour aborder des sujets politiques, là, il se passe quelque chose. Sous des dehors faciles et joueurs, MegaSuperThéâtre et Théodore Oliver font beaucoup. En fait, tout – la pièce, les acteurs, les costumes – sonne juste, et rapproche de nous tous les récits choisis. On se laisse faire, on traverse la galerie d'idoles

sans plus se méfier. Il y a du monde, Roland, comme dans la chanson, Charles Manson, comme le chanteur, le pas de Neil Armstrong, puis le veau d'or de Poussin ou le chagrin de la Vierge Marie (merveilleuse scène), même Elizabeth Holmes est là... vraiment beaucoup de monde.

“

Elargissement du choix des fictions disponibles

Et à la fin, les comédiens se – nous – demandent si, avec tout ça, ils n'ont pas fait qu'alimenter la machine ? Est-ce qu'en critiquant tous ces récits, toutes ces idoles, on ne continue pas à les intégrer ? Le rejet viendrait autant que l'adhésion ratifier l'autorité de ces histoires qui nous composent ? Elles seraient le bain actif dans lequel trempe toute la culture. La critique n'y changerait rien, puisqu'elle ne peut se formuler que de l'intérieur, contenue et comprise par elles. On a suivi les acteurs jusque-là, et il s'en faut de peu pour qu'on les croie jusqu'à la fin. Avec eux, on s'inquiète de tout ce qui vient de se passer : on rejoue ces histoires, ces récits, au lieu d'en inventer, on leur donne toujours plus de place et ça ne crée aucun élan ? On y croit, un instant. Parce que c'est formulé comme une

vérité. Mais transformer les moyens de voir, parler, penser peut prendre tant de formes. MegaSuperThéâtre, à sa manière, rejoint ce simple et si complexe geste : nommer, pointer du doigt, ce qui s'est présenté à tort et depuis trop longtemps sous une forme naturelle, déplacer certaines évidences et aménager un nouvel espace pour l'appréciation du sens commun, permettre à l'esprit d'être occupé autrement et de formuler d'autres symboles. MegaSuperThéâtre et Théodore Oliver élargissent le choix des fictions disponibles (il faut aller voir leur site internet aussi). Ils construisent une sorte de nouveau lexique, comme tant de luttes nouvelles, et notamment dans la langue, dans le repli de laquelle tant de croyances symboliques et de sournoises idoles s'enroulent. Une appropriation critique est nécessairement interne mais n'en est pas moins efficace, précisément parce qu'elle modifie de l'intérieur notre rapport aux récits. Le foisonnement des néologismes et des déconstructions actuelles est un élan, cette pièce de théâtre est un élan. Chacun lutte comme il peut pour permettre une intelligibilité nouvelle des fictions dont on ne veut plus, et faire émerger celles dont on a besoin. Au commencement ça ne paraît rien, et puis avec le temps ça s'impose et tout est changé. À tout prendre, cette fiction-là fait envie.

FOCUS

OFF

ADORABLE

TEXTE ROMAN DODUIK & JOCELYN FLIPO | MISE EN SCÈNE JOCELYN FLIPO
LE PARIS à 16h40 (Vu à Avignon en juillet 2021)

« A 23 ans, Roman Doduik est devenu malgré lui la nouvelle star des ados ! Pourtant il ne comprenait rien aux animés ni aux jeux vidéo, préfère Gainsbourg à Aya Nakamura et possède encore un compte Facebook. »

LE TIKTOKEUR À LA MANOEUVRE

— par Marie Sorbier —

Le problème de Roman, c'est qu'il est si gentil que personne ne le prend au sérieux. Personne ? À constater les deux millions de followers qui le suivent sur les réseaux sociaux, le garçon « ADORable » est plus malin qu'il ne veut bien le laisser croire.

Certes, tous les codes du one-man-show sont visibles : nous sommes au Paris dans les ruelles d'Avignon, un micro sur pied trône dans la petite salle tandis qu'une musique entraînée-exaspérante accueille les enfants et leurs parents, tous excités de voir en vrai celui qui occupe leurs écrans. La dramaturgie est simple mais efficace : c'est l'histoire d'un jeune adulte qui tente de prendre langue avec de jeunes ados et offre son expertise aux boomers en manque de médiation. Le voilà donc à s'échiner sur des thèmes et des versions – maîtriser une langue obscure, apprendre le vocabulaire autant que les onomatopées, c'est important pour entrer en contact avec l'autochtone –, poussant la chansonnette avec son ukulélé devant un public hilare, conquis par cette bouille, cette maladresse très étudiée, cette façon habile de provoquer dans le sens du poil. Si Doduik a un art, c'est

celui de saisir l'air du temps comme il respire. Car même si rien n'est dit dans ce spectacle – ne vous attendez pas à une étude sociologique ou comportementale sur votre ado comme le prétendent les commentaires amourachés de BilletRéduc –, le tiktokeur emporte l'adhésion de tous en ne froissant personne. On rit un peu gênés d'entendre que la masturbation est un sport de compétition, on s'offusque de la violence de « Fortnite » ou l'on compatit des échecs amoureux ridicules et récurrents de notre nouvelle star...

“

Fine connaissance de ses contemporains

Pourtant, on sent très vite que ce gars-là on pourrait l'inviter au bar du IN et que derrière son rideau de bouclettes, il n'y dépareillerait pas. Car tout est terriblement huilé, pensé, marketé. Rien ne manque : le désormais traditionnel selfie avec la salle pleine à craquer en toile de fond – « C'est incroyable, on est complet depuis le premier jour, merci Avignon ! » – posté illico en story Instagram, mais, plus vicieux, la récurrence, dans la chair même de l'appareil textuel, du caractère vital de ces likes, vues et

autres abonnements à ses comptes et chaînes dont il nous livre, avec un intérêt non dissimulé, le mode d'emploi. À 22 ans, il craint déjà le prochain prodige de 14 ans qui finira par lui voler la vedette et ses contrats publicitaires. La scène n'est pas ici un espace de création mais un outil pour alimenter les réseaux sociaux du jeune homme. Le passage « moment vérité » est savoureux ; il semble qu'un peu de prévention soit bienvenue au cas où l'idée viendrait à un préado dans la salle de se lancer dans la jungle des influenceurs. Car oui, ils sont malheureux, ils sont périssables, ils sont exploités. Roman Doduik parvient à faire ce grand écart de la pensée sans ciller : dénoncer ce qu'il est précisément en train de vendre pour garder son champ libre. À voir son petit air coquin en coin, gageons que ce n'est pas la naïveté qui l'inspire mais une fine connaissance de ses contemporains et de comment les amadouer. La place des gros méchants qui crachent leur haine ou vomissent leur dépression était prise par les rappeurs, il choisit celle du chic type, un peu gauche mais drôlement attachant. Encore un choix malin, ça marche aussi sur les parents et c'est d'autant plus de spectateurs dans les salles et sur la Toile.

Ttb THÉÂTRE
DU TRAIN
BLEU
AVIGNONThéâtre du Train Bleu
theatredutrainbleu.fr
04 90 82 39 06
40, rue Paul Saïn
Avignon

À la ligne

Joseph Ponthus
Katja Hunsinger
Collectif Artistique
du Théâtre de Lorient

Théâtre Création

Du 9 au 27 juillet 2022
10h (jours impairs)THÉÂTRE
DE LORIENT
CENTRE DRAMATIQUE NATIONALPhotographie Agathe Poupenev
Design graphique ABM Studio

OFF

LES POSSÉDÉS D'ILLFURTH

MUNSTRUM THEATRE | MISE EN SCÈNE LIONEL LINGELSER
LA MANUFACTURE À 19H35 (Vu au Monfort, Paris, en mars 2021)

« C'est sans masque que Lionel Lingelser nous livre l'histoire intime d'Hélios, son double autofictif. Il convoque ses démons, part à la rencontre de sa "blessure intime" ».

DÉCLINAISON POSSESSION

— par Mariane de Douhet —

C'est sans masque que Lionel Lingelser, comédien du Munstrum Théâtre, livre son histoire, celle d'une enfance (dé)possédée. Imaginant son double fictif, Hélios, le comédien se raconte à travers le motif de la possession, en déploie les nuances, de l'aliénation à la puissance : ainsi, on peut être possédé par le diable – les Possédés d'Ilfurth sont deux jeunes garçons qui furent, au XIX^e siècle, selon une légende alsacienne (terre d'origine du comédien), sous l'emprise de Satan ; on peut

aussi l'être par un mystérieux feu, celui qui anime Lionel Lingelser sur scène. Avec une énergie hors du commun, le comédien incarne les différentes présences que son histoire croise et abrite. Habité, il brille d'abord par l'intensité de son jeu, physique, nerveux et dense, capable de se dédoubler avec une agilité d'acrobate pour donner vie à ces multiples personnages, dont chacun décline une facette de ce que posséder veut dire : un metteur en scène égomaniaque et dominateur, obnubilé par la figure du *duende* ; un curé à l'ac-

cent alsacien ; des rencontres furtives de backrooms ; un camarade de sport plus âgé – c'est autour de lui que se cristallise la figure la plus dramatique de la possession : celle du corps de l'autre, sans son consentement. Celle, autrement dit, du viol, répété pendant des années, d'Hélios. Le débordement gestuel et le débit surexcité de paroles (parfois un peu trop chargés) laissent alors place à une puissante émotion. La mise en scène enchaîne sans répit scènes graves et échanges hilarants ; si bien que ce n'est qu'après le spec-

tacle – pas le temps pendant – que l'on se rend compte à quel point Lionel Lingelser, outre avoir l'air terriblement sympathique, est bouleversant. La scène de théâtre devient un rituel exorciste, par lequel le comédien se purge du tourment, et s'offre au délice de se laisser posséder : par un rôle, par une mélodie, par un instant – autant d'expériences où s'offre la possibilité « d'être au présent ». Que d'émotions face à la mise à nu de ce comédien possédé par une vitalité hors norme.

OFF

CEREBRUM,
LE FAISEUR DE RÉALITÉSCONCEPTION YVAIN JUILLARD
AVIGNON-REINE BLANCHE À 14H25
(Vu à la Loge, Paris, en 2018)

« Et si la réalité était une fabrication de notre cerveau ? Siège de notre mémoire, de nos perceptions, de notre identité, le cerveau demeure cet organe intime, mystérieux car méconnu par la plupart d'entre nous. »

LES MÉCANIQUES DE LA RÉALITÉ

— par Audrey Santacroce —

Quand Yvain Juillard, ancien biophysicien spécialisé dans la plastique cérébrale recyclé dans le théâtre, monte sur scène, il ne faut pas longtemps pour comprendre que notre homme marche sur les traces de Pierre Mifsud ou Martin Schick (dont l'autrice de ces lignes avait adoré respectivement « Conférence de choses » et « Halfbreadtechnique »). Mi-scientifique, mi-boute-en-train, Yvain Juillard propose une conférence performative d'un peu plus d'une heure sur les neurosciences. Ne partez pas tout de suite, on vous promet que c'est intéressant. Avec une voix qui donnerait envie de lui faire lire des histoires de Winnie l'Ourson pour s'endormir, l'artiste entre directement dans le vif de son sujet en proposant une expérience très simple : le cube suspendu en fond de scène, le voyons-nous plein ou le voyons-nous creux ? Et nous voilà parti-e-s dans une exploration de la réalité, toute de vulgarisation scientifique pour qu'on y comprenne quelque chose – les biophysicien-ne-s spécialisé-e-s en plas-

tique cérébrale étant probablement rares dans la salle – mais qui soulève aussi un questionnement vertigineux : notre réalité est-elle celle du voisin ? Y a-t-il une réalité universelle ? À moins que chacun n'ait la sienne ? Flirant avec la phénoménologie kantienne, Yvain Juillard aborde alors le concept du noumène. Et on se surprend, alors que l'adjonction de la philosophie kantienne et des neurosciences a largement de quoi nous effaroucher, à comprendre ce qui nous est raconté. Grâce aux expériences proposées qui émaillent le spectacle, grâce aux dessins à la craie pour nous aider à conceptualiser, grâce aussi au talent de conteur d'Yvain Juillard qui a eu la malice d'intégrer un personnage d'enfant à sa conférence. Cet enfant, s'il peut faire ricaner, n'en reste pas moins un symbole. Il est celui qui, avant d'avoir été échaudé, pose des questions et a envie de comprendre. Nul doute que si Yvain Juillard avait enseigné les sciences, il y aurait eu beaucoup plus de biophysicien-ne-s spécialisé-e-s dans la plastique cérébrale, ce soir-là, dans le public.

REGARDS

OFF

ROMANCE

TEXTE CATHERINE BENHAMOU | MISE EN SCÈNE LAURENT MAINDON
LE NOUVEAU GRENIER À 14H30 (Vu aux Déchargeurs, Paris, en juin 2022)

« Jasmine a seize ans. Jasmine voudrait sortir de l'ombre des HLM. Jasmine voudrait avoir la sensation d'exister. Jasmine veut faire bouger les choses... jusqu'à faire pencher la Tour Eiffel. »

PROJETS / CONTRE-PROJETS

— par Emma Delon —

Le temps d'un monologue enfiévré, Imène raconte sa meilleure amie Jasmine. Le « Grand Projet » de cette jeune fille de 16 ans qui cherche à s'extraire de sa cité et tombe amoureuse d'un sombre type rencontré sur le Web ? Certainement pas un road trip à Disneyland... Si l'on s'en tient à la brochure, il y a de quoi redouter un sensationnalisme maladroite, plein de bonnes intentions, où l'on recycle à l'infini cette idée de dépeindre « la déshérence d'une partie de la jeunesse qui ne se regarde plus qu'en pointillé »... Car oui, apparemment, « Jasmine est une jeune fille intelligente mais [sic] elle s'est trompée de rêve ».

Domage pour Jasmine, elle aurait dû opter pour le road trip – pour une jeune fille, c'est quand même plus sage qu'un projet d'attentat –, si seulement elle avait fait le bon choix... Si bien qu'il se dégage du spectacle une forme de bienveillance suffisante dont l'interprétation, quoique sensible, de Marion Solange-Malenfant reste tributaire. Le « Grand Projet » de Jasmine rencontre celui, un peu trop volontariste, du metteur en scène Laurent Maindon, qui semble avoir trouvé le cocktail explosif pour « analyser les convulsions du corps sociétal » dans un texte qui aborde toutes ensemble les questions de la jeunesse, de la

violence, du carcan de la cité, du terrorisme. Il faut toutefois rendre justice à un travail plus subtil qu'il n'y paraît, ne serait-ce que grâce au travail de Marion Solange-Malenfant qui s'empare avec une énergie revigorante de la prose de Catherine Benhamou. Reste aussi le trouble saisissant provoqué par la figure de Jasmine. Le personnage d'Imène porte le récit de son amie, il est l'intermédiaire bienvenu par lequel transitent ses pensées. Son histoire n'est approchable que par les mots d'une autre, sans jamais que le puzzle ne puisse se reconstituer tout à fait. Tout l'intérêt de la pièce réside dans cette absence brûlante. Les

mots de l'autrice ne disent pas tout, le corps de l'interprète ne cherche pas à éclairer les interstices d'obscurité qui subsistent. De même, la sobriété revendiquée de la scénographie abonde dans ce sens. La poésie surgit parfois sans crier gare, jusque dans la noirceur de la cave dans laquelle Jasmine retrouve celui qui est rapidement passé de son amoureux 2.0 à son prédateur. La pièce s'achève dans une brutale incertitude et inscrit le spectacle dans une fragilité à double tranchant, mais précieuse.

OFF

KOULOUNISATION

CONCEPTION SALIM DJAFERI
THÉÂTRE DES DOMS À 12H

(Vu au Festival WET° / Théâtre Olympia CDN de Tours en mars 2022)

« La langue et les mots ont été parfois l'arme et les munitions d'un combat aussi injuste qu'inégal. De quoi la guerre d'Algérie est-elle le nom ? Comment dit-on "colonisation" en langue arabe ? »

FOUILLE LINGUISTIQUE

— par Pierre Lesquelen —

Faire de la scène le lieu d'un mot introuvable, voilà le projet on ne peut plus théâtral de Salim Djaferi. Ce qui perce d'ailleurs sa proposition aux allures de conférence (réjouissante ouverture du sixième Festival WET° à Tours), c'est une performativité, une force présente permanente qui densifie chaque mot et chaque geste pour tordre la rigidité du discours. Une performativité qui nous met constamment aux côtés de l'interprète (à la fois très précis et très disponible au plateau blanc des possibles qui l'environne) dans le tâtonnement de son enquête linguistique vers les traductions algériennes d'un mot imposé, celui de « colonisation ». Voici donc la formidable politique du spectacle : restituer sincèrement de l'avec, de l'à côté grâce au dispositif théâtral pour contrer l'hypocrisie d'un terme qui masquait l'idée de possession, d'imposition, de substitution. En délimitant à la cordelette verte un fil

historique coupé et renoué qui déborde dans le public, la théâtralité de Salim Djaferi montre dès le départ qu'elle n'est absolument pas frontale et accusatrice mais profondément accueillante et suspendue. Cet anti-discours va de pair avec la problématique fondamentale qui anime ce « Koulounisation », à savoir la nécessaire collision entre le langage et la singularité des imaginaires, la nécessaire relativisation et réouverture des mots par les réalités singulières qu'ils vont engendrer. Si des signes élémentaires sont égrenés çà et là dans le spectacle (éponges ensanglantées, architectures en polystyrène...), ce n'est jamais pour illustrer et consolider le discours mais pour stimuler les imaginaires au-delà des mots employés. Salim Djaferi parvient ainsi à opposer magnifiquement au territoire des « mots confisqués par l'histoire » le lieu des signes totalement disponibles et partageables qu'est le théâtre.

OFF
LES MOLI/ORES 2022

— par Pierre Lesquelen —

Faire un florilège des titres du OFF ne conduit pas seulement à moquer des efforts poétiques. Mais à voir comment un immense panel d'œuvres hétéroclites révèle quelque chose de l'époque. Éplucher l'annuaire tentaculaire en laissant glisser son doigt goguenard à la surface du papier, sucrée par des glaces princières, c'est faire apparaître quelques balises dans ce labyrinthe de l'infini très borgésien, où des œuvres disparates semblent en fait se répondre. Un phénomène flagrant parmi d'autres : c'est la première fois depuis vingt ans que le titre « Ma femme me prend pour un sextoy (Las Vegas libido) » ne figure pas dans le catalogue. C'est aussi la première fois qu'aucun titre ne comporte l'expression consacrée « ma femme ». Bénéfice post-#metoo ? En attendant, votez pour vos titres fétiches et envoyez votre palmarès à moliores2022@iogazette.fr.

#Art post-Covid : les médecins reconvertis contaminent Avignon

- « Serrement d'Hippocampe » à la Porte Saint-Michel
- « Intoussable » à l'Autre Carnot
- « Arrête d'être folle » à l'Observance
- « Vêto Show » aux Étoiles
- « Psy, Sex and Fun » au Théâtre Bo
- « Gai rire » à l'Observance

Vous comprenez le projet ?

- « Les Jumelles, 1^{er} solo joué en duo ou l'inverse ? » à la Comédie Forum
- « Dispositif forêt, bestioles et bel canto » au Totem
- « Les chorales de sapeurs pompiers ne chantent que très rarement des chansons ayant trait à Marcel Proust » à la Caserne des pompiers
- « Chanson plus bifluorée "au revoir et merci" ! » aux 3 soleils
- « Ulysse, l'Odysée, l'Iliade et surtout l'Odysée... » à l'Adresse
- « Britannicus Tragic Circus » au Balcon
- « De La Fontaine à Booba » au Cabestan
- « Caché dans son buisson de lavande, Cyrano sentait bon la lessive » à la Condition des Soies

« On s'est dit pourquoi pas aucun public finalement » chantait Vincent Delerm

- « Pourquoi vous applaudissez, au fait ? » aux Étoiles
- « Nous n'aurons pas de subventions » à la Petite Caserne
- « Conversation autour du projet d'un non-spectacle » au Train Bleu
- « Fiasco ! » à l'Espace Alya

Sur un air de Christophe Maé

- « Du bonheur dans les épinards » au Cinévox
- « Même les cons ont droit au bonheur » au Laurette
- « La petite boucherie du bonheur » à l'Albatros
- « Tant qu'il y aura des coquelicots » à la Condition des Soies
- « Robinson Crusoe sur la planète des gens heureux » à l'Albatros
- « Parfois j'aimerais avoir une famille comme celle de la petite maison dans la prairie » à la Scierie

Les Novarina du dimanche

- « Opéropiécé » à l'Episcène
- « Politicien » au Pierre de Lune
- « Les Imitateurs » à l'Autre Carnot
- « Very Brad Pitt » à la Comédie du Forum

Fausse promesse

- « Cœur de moqueur » à l'Episcène
- « Et Dieu créa...la voix & l'éclat de rire » au Cinévox
- « Affreux, drôles et méchants » à l'Atelier 44
- « Le pari d'en rire [les 4 barbues] » à l'Alizé
- « En finesse » à la Tache d'Encre

Vellités féministes

- « Guillaume Douat a ses règles » au Castelet
- « Vous pouvez ne pas embrasser la mariée » à l'Oriflamme

- « La Belge et les clochards » à l'Atypik
- « Cendrillon balance tout » au Notre-Dame
- « Quand je serai grande... tu seras une femme, ma fille » aux 3 soleils
- « Faites des enfants ! qu'ils disaient... » à la Marelle des Teinturiers
- « C'est décidé je deviens une connasse ! » au Palais du Rire
- « Une Belle Bourrine » aux Étoiles

La grande transformation du sommeil

- « Hypnose (un spectacle à dormir debout) » au Cinévox
- « A ces idiots qui osent rêver » à la Luna
- « Je pionce donc je suis » aux Gémeaux
- « Au lit Mollie ! » à la Luna

Contre le théâtre politique

- « Liberté ! (avec un point d'exclamation) » à l'Essaion
- « Le Petit Résistant illustré » aux 3 Soleils
- « RISE (et si on transformait le monde ?) » aux Béliers
- « Ce monde pourra-t-il changer un jour ? » à l'Espace Alya
- « Le monde du silence gueule ! » au Roi René
- « L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux » à l'Albatros

Animaux énigmatiques, ou l'influence de Baptiste Morizot sur les adeptes de Katherine Pancol

- « Pourquoi les lions sont-ils si tristes ? » au 11 Avignon
- « Qui sait ce que voit l'autruche dans le sable » aux Lilas
- « De quoi rêvent les pingouins ? » à l'Espace Alya
- « Le Chevreuil et Dalida » à l'Artéphile
- « Dans la peau de la panthère - Et il devint elle » au Chapeau Rouge
- « Escargots à l'antenne » à la Scierie

Irez-vous jusqu'au dessert ?

- « Grosse fringale, festin de fables » au Lila's
- « Mamie Cupcake » à la Comédie du Forum
- « Où es-tu cacahuète ? » au BÔ
- « Ceci n'est pas une saucisse » au Cabestan
- « Pérégrination d'une endive » au Pixel
- « Soupe Miso. Laurent Baffie s'attaque à la misogynie » au Cinévox

« La poésie s'en est allée » chantait Dominique A

- « Les cœurs lourds ne traversent pas les rizières » à l'Espace Alya
- « Et soudain... surgit face au vent » à l'Atypik
- « Une lune de sang dans un ciel de cendres » à la Tache d'encre
- « La dignité des gouttelettes » au Totem
- « La parenthèse du mimosa » à l'Optimist
- « Autant qu'on s'emporte encore en chantant » à l'Espace Florentin

Prix spécial

- « Attention handicapée méchante » à l'Autre Carnot

Le prix du directeur du IN

- « La pie qui dit » à l'Espace Alya



Ttb THÉÂTRE DU TRAIN BLEU AVIGNON

HIDDEN PARADISE

mise en scène
Alix Dufresne
et Marc Béland

THÉÂTRE
DU TRAIN BLEU

du 9 au 27 juillet
14h15 les jours impairs

© Maxime Côté

DLO DIRECTION ARTISTIQUE FRÉDÉRICK GRAVEL

INFOS / BILLETTERIE




Les Hivernales

10 — 20
(relâche le 15)
juillet

On (y) danse aussi l'été!

CDCN d'Avignon

18 rue Guillaume Puy
hivernales-avignon.com

04 90 82 33 12

Au CDCN
Ana Pérez,
Fabrice Ramalingom,
Leslie Mannès
+ Thomas Turine
+ Vincent Lemaître,
Anne Nguyen,
Nacim Battou,
Léa Tirabasso,
Ruth Childs (jusqu'au 16)

À la Collection Lambert
Romane Peytavin,
Pierre Piton

+ éveil corporel
+ masterclass

DESIGN GRAPHIQUE ROMÈNE ITALIQUE / PHOTO BRICE PALLECHU

OFF

TIME TO TELL

Martin Palisse et David Gauchard signent un spectacle épuré qui ménage une place considérable à la parole du premier, qui se raconte par le verbe plus que par son « acte jonglistique ». C'est un témoignage de vie qui coule en un long flot continu, tantôt pré-enregistré, tantôt confié au micro. Le jongleur raconte une existence qu'il questionne à l'aune de « l'héritage » dont il est porteur : la mucoviscidose. Au-delà des rapports de famille, au-delà de la froideur du personnel médical, c'est le rapport de l'artiste avec son corps qui se fait entendre, la façon dont son existence entière aurait pu être déterminée par son ADN. Martin Palisse dit comment la vie et la joie se font une place, comment sa pratique physique s'accommode de cette contrainte. Au final de cette mise à nu, l'enjeu est de faire la part de la « fatalité », que l'artiste récite en faisant la preuve de sa liberté : c'est le sens de son jonglage, de ces gestes qui se font à rebours de leur impossibilité. La mise en scène dépouillée, les lumières au néon resserrent l'attention sur le discours, sur le corps, sur le souffle, pour créer un face à face intense entre celui qui livre son intimité et le public qui la reçoit.

Mathieu Dochtermann

CONCEPTION DAVID GAUCHARD &
MARTIN PALISSE
— LA MANUFACTURE 11H55 —
(Vu au festival CIRCa en octobre 2021)

OFF

MARYVONNE

Sur la piste de sa mère, Jeanine, la jeune écrivaine Blandine Rinkel faisait en 2017 avec « L'Abandon des prétentions » le deuil de l'autofiction documentaire. Son écriture fragmentaire, préservant le mystère des proches, semble être prolongée par ce spectacle qui « raconte sans la juger » sa grand-mère Maryvonne. Sur l'écran noir de nuits tabagiques, Camille (doublée au plateau par Alma Livert) projette un entretien froissé. La bibliothèque intérieure de Maryvonne renaît par des lectures éphémères d'une littérature un peu triste, le récit consumé d'une rencontre amoureuse, quelques leçons de vie peu instructives. Chic et grognon, le visage dont la petite fille n'a jamais sondé la distance persiste désormais à l'image. Filmée sans trop savoir pourquoi, Maryvonne impose au document sa nuit de cafetière italienne, sa présence laconique. Au départ, l'enquête théâtrale prend l'allure de retrouvailles fictives. Le dialogue illusoire entre l'actrice et l'écran fait naïvement de la scène un sanctuaire réparateur. Puis, quand le montage s'embrume et clignote, ce théâtre autofictif voulant éviter l'écueil de l'« entre-soi » devient un véritable dispositif, une expérience intime et opaque permettant la rencontre et la séparation, la connivence et la coupure. Hostile aux embrassades impuissantes qui accompagnent le deuil, Maryvonne offre malgré elle à Camille toute sa politique théâtrale. Cette petite-fille dont le spectacle n'est pas une ultime étreinte ni la promesse d'une épiphanie, mais une communion avec la part invisible et invincible des êtres chers. « Sous la lampe, entourée de noir, je te dispose », écrivait Jacques Roubaud. *Pierre Lesquelen*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE CAMILLE BERTHELOT
— LE TRAIN BLEU 13H05 —
(Vu au festival WET°, Olympia CDN de Tours, en février 2020)

EN BREF

OFF

POURQUOI JESSICA A-T-ELLE
QUITTÉ BRANDON ?

La scène se passe dans un Starbucks aux États-Unis, mais pourrait se passer n'importe où dans le monde, puisque n'importe où dans le monde on trouve des Starbucks. Jessica est face à Brandon, et prononce ces mots : « Brandon, ou bien tu me parles, ou bien je te quitte. » Brandon parle. Jessica le quitte quand même. Mais pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ? C'est la question à laquelle tentent de répondre Emmanuel De Candido et Pierre Solot, et pour cela, ils vont remonter devant nous à l'avant Jessica et Brandon, car pour comprendre pourquoi Jessica a quitté Brandon, il faut d'abord comprendre qui est Brandon, en remontant jusqu'à son enfance, et peut-être même en remontant jusqu'à avant Brandon. Car Brandon, enfant des années 1980, est le pur produit de son époque. Solot, De Candido, et une partie de celles et ceux qui sont et seront dans la salle sont aussi des enfants des années 1980, des purs produits de leur époque, et c'est ainsi qu'ils, qu'elles, que nous frémirons de plaisir et de nostalgie devant les figurines Warhammer et la NES d'origine, avec un Duck Hunt qui fonctionne, s'il vous plaît. Mais « Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ? » ne se contente pas de présenter un catalogue de souvenirs de la génération Y ; les deux comédiens-auteurs-metteurs en scène utilisent cet album de souvenirs pour dresser le portrait de cette génération. Portrait qui n'est pas toujours flatteur, tant s'en faut. Brandon agit alors comme révélateur de toute sa génération, une génération d'hommes et de femmes qui, biberonnée aux images, à internet et au virtuel, finit par avoir des repères totalement brouillés. En évitant l'écueil classique qui consiste à rejeter sur les jeux vidéo et films violents la violence de masse, Emmanuel De Candido et Pierre Solot tissent un thriller numérique et multimédia qui montre comment, petit à petit, insidieusement, le virtuel peut brouiller la perception de la réalité de chacun-e. Un grand spectacle qui ne donne jamais de leçon tout en soulevant beaucoup de questions. *Audrey Santacroce*

CONCEPTION EMMANUEL DE CANDIDO
ET PIERRE SOLOT
— LA MANUFACTURE 17H35 —
(Vu à Bozar, Bruxelles, en mars 2020)

IN

CE QUI ME LIE À LAUTRE,
LE THÉÂTRE DE DIDIER RUIZ

Il y a chez Didier Ruiz une paix intérieure et une discrétion que la caméra de Stéphane Mercurio, tant en le suivant dans les rues de Tarragone à la recherche de ses origines catalanes qu'en s'installant à ses côtés sur le plateau, parvient à capter de manière saisissante. Ce petit film rend en réalité hommage, à travers Ruiz, à ce fragment d'humanité que le metteur en scène accompagne sur le plateau. Si le théâtre demeure un des rares lieux où l'on peut encore s'expliquer, la parole de ces hommes et de ces femmes devient une fascinante « matière à trouble ». Et Ruiz est là, au milieu d'eux ; il ne dirige pas, il ne commande pas. Il écoute et amène ces innocents, avec douceur et sans y toucher, à amplifier la force évocatrice de leur parole. Son théâtre, à l'instar du travail d'un Michel Schweizer, révèle une vérité tout en conduisant les hommes et femmes qui se livrent à paraître enfin ce qu'ils sont. Il conserve miraculeusement les infinis visages du vivant. *Auguste Poulon*

UN FILM DE STÉPHANE MERCURIO
— UTOPIA-MANUTENTION 17/07 11H —

OFF

TOM NA FAZENDA /
TOM À LA FERME

Bouleversé par la lecture de la pièce de Michel Marc Bouchard, le comédien brésilien Armando Babaioff a conjuré son ami Rodrigo Portella d'en assurer la mise en scène. Grâce aux précieux éclairages de l'auteur, Babaioff a signé une traduction de « Tom à la ferme » – en portugais, « Tom na Fazenda » – qui a donné le coup d'envoi d'un projet au destin inespéré. Cela fait plus d'un an maintenant que le spectacle a entamé une tournée triomphale au Brésil, véritable pied de nez au tabou de l'homosexualité qui sévit dans le pays, et le FTA le reçoit tout naturellement pour ses premières dates internationales. Le parti pris tout en sobriété de Rodrigo Portella fait toute l'intelligence de sa mise en scène. Le plateau dépouillé ne laissant aux comédiens que leur corps et l'espace de jeu pour instruments, le texte se fait d'un écho percutant. Armando Babaioff et Gustavo Vaz déploient un jeu physique et brutal, « les deux pieds dans la terre », qui donne une épaisseur ensorcelante au duo sado-masochiste formé par Tom et le mystérieux frère de son amant disparu. Les métaphores bovines et autres effusions de fluides corporels renforcent l'animalité désespérée de cette relation douloureuse et funeste, à l'image du deuil impossible qui leur est à faire. On gardera à l'esprit la somptueuse cumbia macabre dansée par les deux hommes à l'aube du dénouement, véritable point d'orgue d'une direction d'acteurs d'une justesse remarquable et sommet d'une rythmique exemplaire. On regrettera cependant que la virilité exacerbée des deux hommes masque par moments la complexité des sentiments qui fument entre eux et occulte finalement une subtile sensibilité qui se dessine au loin sans jamais parvenir jusqu'à nous. *Léa Coffineau*

TEXTE MICHEL MARC BOUCHARD
MISE EN SCÈNE RODRIGO PORTELLA
— LA MANUFACTURE 21H —
(Vu au Festival TransAmériques, Montréal, en juin 2018)

Fort Saint-Jean
Exposition8 juillet – 9 octobre 2022
Mathieu Pernot

L'Atlas en mouvement

Mucem



Mathieu Pernot, Mólivos, Lesbos (Grèce), 2020 © Mathieu Pernot

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

Programmation associée aux Rencontres d'Arles
Dans le cadre du Grand Arles Express
GRAND ARLES
EXPRESS 2022
DE LA MANUFACTURE

En partenariat avec



fsheye



culture

centre dramatique
La Commune
Pièce d'actualité 16
7 → 26 juil.
2022
Güüven
Festival Off Avignon 2022
La Manufacture – Patinoire
Aubervilliers

La Manufacture – Patinoire
2483 avenue de l'Amandier
84140 Avignon

La salle Patinoire est accessible
en navette gratuite : départ à 21h40,
rue des Écoles à Avignon

Plus d'informations :
lamanufacture.org
lacomune-aubervilliers.fr

AUBERVILLIERS

la manufacture
COLLECTIF
CONTEMPORAIN

PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR, NOUS COUPER POUR

RENCONTRES D'ARLES

J'AI RIEN FAIT DE MAL

MIKA SPERLING

« Comment briser un tabou familial et sociétal ? Armée de sa vulnérabilité, portée par sa résilience, cultivant la conscience des faits pour en rejeter la violence, la photographe y évoque les crimes de son grand-père, dans trois ensembles complémentaires. »

ENTRETIEN AVEC UN FANTÔME

— par Johanna Pernot —

Comment révéler l'invisible ? C'est le fil directeur de ces Rencontres d'Arles. Mika Sperling s'en saisit au sens propre : sur ses portraits de famille, la silhouette absente du grand-père se promène entre les cadres comme un fantôme.

Découper ou effacer la photo d'un être qu'on a aimé ou haï (les deux ?), on l'a tous fait un jour. La photographe allemande ne se contente pas de déchirer les photos, elle les détoure. D'un coup de ciseau ou de scalpel, une silhouette évidée apparaît, comme les contours d'un mort dessinés à la craie sur la scène du crime. Grand-père, Opa – le personnage central, la figure de l'obsession. S'agit-il d'effacer quelqu'un ou bien de le blesser à mort, en découpant son corps dans le papier ? S'agit-il de l'oublier ou plutôt de mener l'enquête sur lui ? L'exposition peut se lire comme une investigation du passé familial, de l'intime. Un pfennig, des roses, un mouchoir : les indices s'accumulent sur les lieux fantasmatiquement reconstitués du crime. Les grands formats zooment sur des détails faussement anodins. On se croirait un peu dans le « Blow up » d'Antonioni, lorsque le photographe révèle dans ses agrandissements les indices du crime. En fait, à mieux observer la mise en

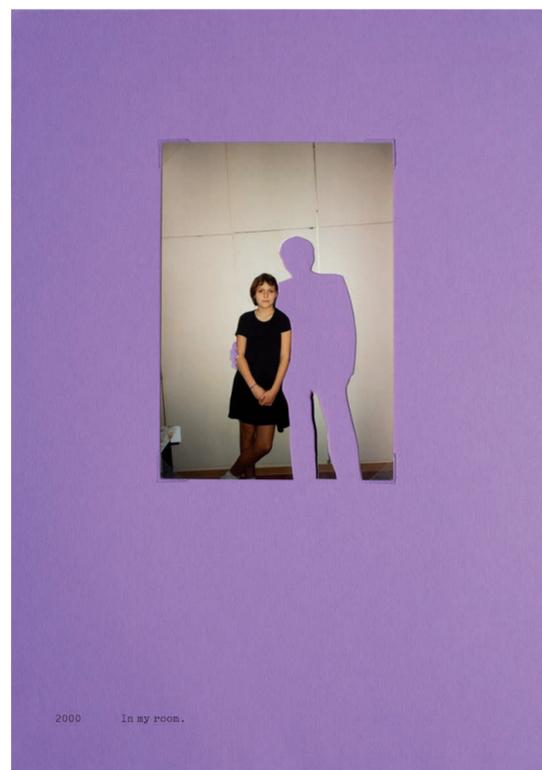
scène, on se croirait un peu chez De Palma. Car les détails sont truqués. De son propre aveu, Mika Sperling a piégé Opa avec son boîtier : elle a falsifié le présent en lui faisant rejouer une scène du passé. Elle a fabriqué de nouvelles pièces à conviction, dans ce jeu de pistes qu'elle déploie exprès pour nous – nous, ce regard extérieur, juge impartial ou patient spectateur. Mais pour trouver quoi ?



Boîte noire de la mémoire et de Pandore

Sur les panneaux de son installation aux airs de cabane, Mika, la petite Marichen, a aussi affiché le verso de plusieurs photos d'enfance, où elle pose avec ses cousines. Un geste hautement symbolique, comme si le recto était insoutenable pour le regard ou indicible. Ou qu'elle nous invitait, spectateurs, à reconstituer l'envers du décor à partir du papier vierge... Au bas de la photo retournée, la légende rédigée par ses soins décrit le contenu invisible de l'image... Mais il n'y a qu'elle pour le savoir. En d'autres termes, dans cette mise en abyme aveugle, la photographe a le génie de rejouer le doute propre au témoignage – telle la victime qui n'a que sa parole pour attester de la vérité. Dès lors, dans cette enquête, on

pourrait croire que les blancs disent tout. Le blanc est cet espace vierge où l'on peut écrire et inventer, les mensonges ou la vérité. Les blancs – le silence – sont aussi la trace indélébile du trauma, d'une vérité trop douloureuse, trop délicate à dire. Pourtant, derrière le mythe, la légende familiale dictée par Opa, il existe un récit alternatif. Mika Sperling vient de l'écrire. Le scénario clé, qui révèle l'invisible : ce qui n'apparaissait pas sur la photographie officielle. La matrice des souvenirs. Il faut se rendre dans l'exposition pour lire ce dialogue, cette ultime joute entre le grand-père muet et la petite-fille. Le document se trouve à côté de la partie qu'elle a reconstituée sur un échiquier imaginaire. Les blancs et les noirs. Le bien et le mal ? Ce serait trop simple. « Tu es devenu ma drogue et je ne sais pas comment terminer cette partie. » C'est bien le paradoxe : Opa, effacé de toutes les photos, est bien présent, il s'est même multiplié dans son cénotaphe de papier, à l'entrée de l'exposition. Le roi des échecs hante les images mentales de sa petite-fille. Qui donc se sent coupable ? Peut-on effacer le souvenir ? En fait, on est moins chez Antonioni ou De Palma que chez Haneke. Chez celles et ceux qui ouvrent subtilement la boîte noire de la mémoire et de Pandore, le négatif des souvenirs.



« Avec toi, à 55 mètres » (2021, à gauche) et « Dans ma chambre » (2000, à droite), série « Je n'ai rien fait de mal »
Avec l'aimable autorisation de Mika Sperling © Mika Sperling

ÉKINOX

N
EST

**GRAND BANQUET
DES RÊVES À AUMETZ**

SAM. 24 SEP.

18H30 – 24H

AUMETZ

Place de l'Hôtel de ville

Dans le cadre de Esch2022 -
Capitale européenne de la culture

Plus d'infos : nest-theatre.fr

NEST CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL
TRANSFRONTALIER DE THIONVILLE-GRAND EST

HERNANI

7-25 juillet • 19h40

relâches les mardis 12, 19 juillet

D'après
Victor Hugo

Conception et mise en scène
Audrey Bonnefoy

Adaptation et dramaturgie
Mona El Yafi

Billetterie :

www.lascierie.coop • 04 84 51 09 11

15 bd du quai Saint-Lazare - Avignon

FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE

RÉSURRECTION

MUSIQUE GUSTAV MAHLER | DIRECTION MUSICALE ESA-PEKKA SALONEN
MISE EN SCÈNE ROMEO CASTELLUCCI
STADIUM DE VITROLLES, 10, 11 ET 13 JUILLET

« Faisant diptyque avec "Requiem" (2019), saisissante méditation sur l'épuisement et la disparition de toute chose, "Résurrection" s'empare de manière spectaculaire de la question de l'après – d'un hypothétique renouveau. »

ENSEVELIR LES MORTS

— par Marie Sorbier —

Retourner à la terre ou retourner la terre, sur la scène du stadium abandonné de Vitrolles, tout se confond et finit dans la boue. Sommes-nous dans une allégorie des guerres qui cognent aux portes de l'Europe ou dans une reconstitution des charniers du XX^e siècle ? Ni Romeo Castellucci, ni les acteurs au plateau, ni même l'orchestre et les chœurs en fosse ne nous donneront d'explication. Voilà le spectateur enfin seul avec sa conscience, agitée par les percussions déchainées de la symphonie de Gustav Mahler, aux prises avec les questions les plus archaïques de l'existence. 555 tonnes de terre humide recouvrent le plateau, deux ouvertures vers le réel en fond de scène laissent les cigales s'en donner à cœur joie avant de servir de passage aux convois humanitaires et autres tractopelles pour déblayer, creuser, éventrer la terre qui porte en elle une nécropole de cadavres à reconnaître. Puis viennent la nuit, le silence, l'effroi et la musique. Un corps trouvé par hasard révèle à chaque pelletée supplémentaire l'étendue du massacre. Si

le premier corps sorti de terre fait sensation, le centième achève notre foi en l'humanité. Dans ce déploiement esthétique d'une seule image – un ballet de blouses blanches maculées de fange et d'horreur – Romeo Castellucci déchire nos rapports policés ou mièvres à la mort. Il ne s'agit pas ici de s'apitoyer mais de répertoire. Pourquoi déterrer les corps pour les enterrer à nouveau ? Nommer le corps mort lui donne-t-il plus de vie auprès des siens ? La Bible nous enseigne que « nés poussière, nous redeviendrons poussière », l'homme cherche-t-il à occulter la putréfaction pour ne pas se confronter à la réalité puante de sa finitude ? Gustav Mahler nomme sa symphonie n° 2 « Résurrection », Romeo Castellucci nous contraint à l'attente eschatologique de cette vie à nouveau promise. Ici, rien n'advient. Seuls la pluie qui exhale le parfum du champ de bataille scintillant, retourné et désert, et les chœurs qui exaltent le dernier mouvement et l'élèvent dans les nimbes donnent à chacun le goût délicat du paradis.



« Résurrection » © Monika Rittershaus

L'HUMEUR

« La pizza est une eucharistie à l'envers. »

(Arlequin dans « Ma jeunesse exaltée » d'Olivier Py)

L'HOMMAGE

« Je peux prendre n'importe quel espace vide et l'appeler une scène. »

1925-2022

EXPOS

FIRST BUT NOT LAST TIME IN AMERICA

KUBRA KHADEMI

« Artiste afghane réfugiée en France, Kubra Khademi croise gestes épiques, poésie classique et slogans des femmes de son pays au sein d'une série d'œuvres. Un manifeste féministe et poétique. »

Collection Lambert jusqu'au 26/07

L'ŒIL PRÉSENT

CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

« Plongée sensorielle dans la mémoire récente du Festival d'Avignon, l'exposition-déambulation fait renaitre dix-sept ans d'émotions collectives. »

Maison Jean Vilar jusqu'au 26/07

MNÉMONIQUE

ATELIER DES ARTISTES EN EXIL ET L'ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART D'AVIGNON

« Quel est pour vous l'événement le plus marquant dans l'Histoire de votre pays ? Dans l'Histoire mondiale ? »

Chapelle des Cordeliers jusqu'au 15/07

IN

I/O Gazette n°113 — 10.07.2022
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — 12 rue de Mirbel, 75005 Paris, FRANCE | ISSN 2648-1820
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef Marie Sorbier
marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Rédacteur en chef adjoint et secrétaire général Mathias Daval
mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Publicité & partenariats Philippe Dinero philippe.dinero@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette
Ont contribué à ce numéro : Léa Coffineau, Emma Delon, Mathieu Dochtermann, Mariane de Douhet, Victor Inisan, Pierre Lesquelen, Ludmila Malinovsky, Johanna Perrot, Auguste Poulton, Audrey Santacrose
Photo de couverture © Maia Flore pour Atout France / Le Havre 2016 — Agence VU

FESTIVAL INTERNATIONAL DE THÉÂTRE DE KINSHASA

— par Mariane de Douhet —

On ne savait pas que Nietzsche était congolais. Ni qu'il avait saisi, en un aphorisme qu'on croirait inventé par et pour Kinshasa, la pulsion alchimique de la ville et de son bouillonnant théâtre – le Tarmac des auteurs : « Il faut avoir beaucoup de chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse. »

Avoue, Friedrich, que c'est dans les bas-fonds d'une ruelle kinoise qu'il t'est venu ce fragment-là, que ce chemin du chaos à l'étoile, c'est celui que tu as parcouru lorsque, imbibé de la confusion fiévreuse et embouteillée d'une journée dans la capitale, tu t'es enfin assis, à la nuit tombée, sur l'une des chaises en plastique du théâtre du Tarmac, pour assister à la délicate naissance d'une forme – un astre théâtral nourri au tourbillon urbain. Le théâtre du Tarmac, situé dans le quartier populaire de Kintambo, à l'angle d'un poteau électrique branlant aux fils emmêlés, est un temple volcanique dédié au spectacle vivant, une leçon de ferveur et de métamorphose, d'invention malgré tout : structure de béton nu ouverte sur l'extérieur, il est un chantier qui se tient fier, joyeusement fédérateur, qui semble avoir poussé avec la nécessité grouillante de ce qui sort du sol ; incubateur théâtral, laboratoire du Verbe, lieu d'incessante création, son temps fort est le festival international Ça se passe à Kin, qui accueillait, pour sa dixième édition cette année, des artistes et des textes en provenance du Canada, de Guyane, du Congo-Brazzaville, de France, de Belgique, etc. Piste de lancement/d'arrivée des auteurs, le Tarmac fait la part belle

au texte, aux écritures contemporaines cherchant à dire et à inventer, avec une acuité poétique et/ou politique, le monde et son détail. Une langue, des comédiens, un décor épuré composent la trinité primordiale autour de laquelle se resserrent les spectacles, issus cette année des textes, entre autres, de Fiston Mwanza, Guy Régis Junior, mais aussi de Lars Norén et Yasmina Khadra.

«
Système D permanent qui multiplie l'imagination

Parmi les propositions les plus marquantes, on retiendra cette année « Des barricades de pneus enflammés pour la dent de Lumumba », une création autour de l'ultime relique de Lumumba, père de l'indépendance du Congo libre : sa dent, comme le dérisoire et crucial symbole de son assassinat, mais aussi d'un deuil impossible à faire quand le corps a disparu. Mise en scène polyphonique, à l'image des multiples voix qui se reconnaissent dans l'héritage du leader, comédiens dévorant l'espace de leur énergie, trouvailles visuelles explosives, à l'image de ce système D permanent qui semble moins contraindre que multiplier l'imagination. On y a entendu la bouleversante lettre d'amour d'un père à sa fille et à sa ville : les mots du charismatique fondateur du festival, Israel Tshipamba, livrant sa passion pour une ville aussi martyre que sacrée, dont le Tarmac, à l'affût des génies dissimulés, condense et fait se croiser les souffles créatifs. Pièce métaphorique d'un pays tout entier, qui fait de l'obstacle

un moteur : tandis que le texte n'arrivait pas, ses metteurs en scène ont dû composer avec l'accident, écrire et réécrire le palimpseste dans un grand geste collectif. Dans un registre plus intérieur, la proposition « Le Fleuve dans le ventre » mettait en scène les émouvants poèmes – « Solitudes » – de Fiston Mwanza, leur lyrisme charnel incarné avec un jeu tout en nuances par la comédienne Ornella Mamba ; sa présence nerveuse, à la fois tenue et au seuil de l'abandon, portait cette langue animiste adressée au Congo, à ses morts, à son fleuve. Quant au spectacle « L'objet des événements », il marquait les consciences : son performeur, le petit-fils de colons belges, proposait des extraits – parmi les heures de films tournés avec un ambigu génie de la mise en scène par sa grand-mère, alors vivant à Kinshasa, accueillant le roi Baudouin – procédant à un reenactment cathartique, réalisant une performance d'exorcisme dans laquelle l'artiste interroge son tribut colonial et le poids de l'héritage familial. Incandescent, Ça se passe à Kin – c'est-à-dire dans le théâtre et dans la rue, sous les ampoules-lucioles, bières et brochettes en main, dans les échanges qui frémissent dès la sortie des spectacles qu'on interrompt seulement pour, au son des premières notes de rumba ou de naija pop, danser jusqu'au chaos –, chemin inverse, et ainsi de suite.

Ça se passe à Kin

Festival international de théâtre de Kinshasa (République démocratique du Congo), du 1^{er} au 6 juin 2022

REPORTAGES

FESTIVAL THEATRIUM (LITUANIE)

— par Victor Inisan —

Chaque printemps depuis six ans, à l'initiative du Klaipėdos Dramos Teatras, tout le théâtre lituanien converge vers Klaipėda, troisième ville du pays. Confrontant plusieurs générations de metteurs en scène, le grand festival THEATRIUM est l'occasion de déployer un certain état du théâtre en Lituanie, dont on ignore trop l'intérêt.

L'édition 2022 de TheATRIUM regroupe une dizaine de propositions : ayant assisté à quatre d'entre elles seulement, contrairement à l'édition 2019, impossible d'émettre un jugement d'ensemble sur le festival. À l'exception de l'exécrable soap théâtre « Remyga » de Koršunovas (qu'on ne portait déjà pas en très haute estime), les idées novatrices ne manquent pas, à l'image de « No Fake », sorte de loup-garou immersif ambiance « Twin Peaks », ou de « The Frankenstein Complex », compte-rendu de création dramatique entre un dramaturge et une IA (où, bien sûr, la machine l'emporte). Si ni l'un ni l'autre ne convainquent tout à fait, c'est peut-être parce que le résultat n'est pas aussi novateur que l'idée ; alors celle-ci, brillante sur le papier, s'épuise au plateau, et la forme dévore un peu le fond. À l'heure où l'on grime sans arrêt les classiques pour faire croire à du neuf, reste néanmoins le plaisir de dramaturgies risquées et toujours exigeantes : c'est d'ailleurs ce qui guide le projet du Klaipėdos Dramos Teatras, qui met à l'honneur le théâtre expérimental. Si, en 2019, le spectacle

le plus marquant résultait d'une collaboration entre le norvégien Jo Strømgen et le Lithuanian National Drama Theatre (une splendide maison de fantômes, malheureusement jamais venue jusqu'en France), cette année, c'est un jeune metteur en scène lituanien, Naubertas Jasinskas, qui se démarque en proposant une expérience rare dans le festival (à titre personnel, la plus rare de cette saison 2021-2022 qui s'achève). « Bowel » a la curieuse idée de s'inspirer d'une courte pièce d'Artaud, « Le Jet de sang » : intrigant pour un auteur qui, méprisant le théâtre de texte, a tout de même écrit quelques pièces qui n'ont logiquement jamais été à la hauteur du théâtre auquel il aspirait.

«
À quand plus de théâtre lituanien en France ?

Avant même que le spectacle ne débute, il y a déjà quelque chose de faux, de truqué : d'ailleurs, de la pièce d'Artaud, on ne verra pas beaucoup ; les effigies qui occupent le plateau évoquent, à la limite, un rêve symboliste qui aurait mal tourné... Les personnages se meuvent comme des Sims, dans un univers mi-GTA (pin-up et Ferrari, gros cigares et gros billets), mi-ennui de la vraie vie (rester dans sa chambre à désirer des relations qu'on n'a pas). Mais à l'exception d'une miniature de Notre-Dame de Paris, qui exerce une sorte d'inquiétante fascination sur les personnages, le carré contigu qui les contient est vide : c'est l'en-

nui de la vraie vie qui joue à GTA, voire aux comédies romantiques ; si bien que la jeune femme, qu'elle soit pin-up ou Esmeralda, n'est au fond que pure projection dans un monde imaginaire – le sien ou celui du post-ado paumé, protagoniste planant au-dessus des autres. En gros, tout le monde joue à qui il voudrait être, faute d'être tout court. L'âme des personnages a comme été aspirée par un démon du jeu, et voilà que les êtres sont condamnés à interagir à travers un kaléidoscope d'avatars. D'ailleurs, le lipsync permanent n'est pas sans rappeler la loge noire de « Twin Peaks », décidément (d'autant que le spectacle reprend une musique de la bande originale) : privée d'âme, la persona, comme un corps sans tête, court dans tous les sens pour simuler des relations sociales... En vain, car elles sont vidées de sens ; effroyable dystopie. Si « Bowel » ne sombre pas dans le formalisme, c'est parce que la forme est son sujet – ou plutôt l'excès de forme, l'aliénation à laquelle elle conduit : ici, le résultat se fond finement dans l'idée. Par un rare mélange de références vidéoludiques, philosophiques et théâtrales, « Bowel » apparaît donc comme une puissante expérience autour du simulacre, qui ne rappelle pas grand-chose d'autre – sinon peut-être, au cinéma, les premiers films de Jonathan Vinel. À quand plus de théâtre lituanien en France ?

Festival TheATRIUM

Klaipėda (Lituanie), du 17 au 22 mai 2022

UN TEMPS DE NOS PEINES INTIMES. — JEAN VILAR

ODÉON

THÉÂTRE DE L'EUROPE direction Stéphane Braunschweig

16 septembre – 14 octobre / Odéon 6°

Jours de joie

d'Arne Lygre

mise en scène Stéphane Braunschweig
création

20 septembre – 14 octobre / Berthier 17°

Dans la mesure de l'impossible

texte et mise en scène Tiago Rodrigues

en français, anglais et portugais, surtitré en anglais et en français

15 – 22 octobre / La Commune – Aubervilliers

Love

texte et mise en scène Alexander Zeldin
artiste associé

en anglais, surtitré en français

8 novembre – 1^{er} décembre / Berthier 17°

En transit

d'après le roman *Transit* d'Anna Seghers
un spectacle d'Amir Reza Koohestani

en français, anglais et farsi,
surtitré en anglais et en français

10 – 18 novembre / Odéon 6°

Liebestod

texte et mise en scène Angélica Liddell
en espagnol, surtitré en français

23 novembre – 16 décembre / Centquatre-Paris

Depois do silêncio

[Après le silence]

d'après le roman *Torto Arado* d'Itamar Vieira Junior
texte et mise en scène Christiane Jatahy

artiste associée
en portugais, surtitré en français

25 novembre – 22 décembre / Odéon 6°

La Ménagerie de verre

de Tennessee Williams

mise en scène Ivo van Hove

9 – 15 décembre / Berthier 17°

Dogs of Europe

d'après le roman d'Alhierd Bacharevič
un spectacle du Belarus Free Theatre

mise en scène Nicolai Khalezin, Natalia Kaliada
en biélorusse, surtitré en français

6 – 22 janvier / Odéon 6°

Les Frères Karamazov

d'après le roman de Fédor Dostoïevski

mise en scène Sylvain Creuzevault
artiste associé

11 – 21 janvier / Berthier 17°

Une mort dans la famille

texte et mise en scène Alexander Zeldin

artiste associé

31 janvier – 19 février / Berthier 17°

Kingdom

d'après le film *Braguino* de Clément Cogitore

texte et mise en scène Anne-Cécile Vandalem

2 – 26 février / Odéon 6°

Oncle Vania

d'Anton Tchekhov

mise en scène Galin Stoev

18 mars – 22 avril / Odéon 6°

Othello

de William Shakespeare

mise en scène Jean-François Sivadier

23 mars – 21 avril / Berthier 17°

Némésis

d'après le roman de Philip Roth

mise en scène Tiphaine Raffier
création

9 – 26 mai / Odéon 6°

Daddy

un spectacle de Marion Siéfert

12 mai – 9 juin / Berthier 17°

Hedda

d'après *Hedda Gabler* d'Henrik Ibsen

un spectacle d'Aurore Fattier

7 – 17 juin / Odéon 6°

Sur les ossements des morts

[Drive Your Plow Over the Bones of the Dead]

d'après le roman d'Olga Tokarczuk / un spectacle de Complicité
mise en scène Simon McBurney
en anglais, surtitré en français

Abonnez-vous !

Découvrez la saison 22 / 23 sur theatre-odeon.eu